

dédicaces et les lieux exacts de trouvaille sur le site mériterait l'attention, mais elle devra attendre la publication complète de l'archéologie du sanctuaire. En annexe, une dédicace latine provenant d'Enevo et conservée au Musée de Dobric, est complètement éditée ; elle pourrait provenir d'un autre sanctuaire situé à cet endroit. Les indices et concordances de rigueur sont ensuite procurés, ainsi qu'un résumé de l'ouvrage en langue bulgare. Au total, les auteurs nous proposent un excellent ouvrage qui dépasse de loin en intérêt les seuls documents du lieu de culte de Telerig : les considérations générales exposées avec esprit critique et rigueur méthodologique intéresseront à la fois les spécialistes des cultes spécifiques des Balkans aux temps romains, ceux de l'onomastique de l'espace globalement thrace et plus généralement les historiens des religions de l'Empire dans leurs problématiques liées à l'intégration provinciale.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Bassir AMIRI (Dir.), *Migrations et mobilité religieuse. Espaces, contacts, dynamiques et interférences*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2020. 1 vol. 16 x 22 cm, 307 p., ill. (INSTITUT DES SCIENCES ET TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 25 €. ISBN 978-2-84867-834-4.

Le polythéisme antique était un monde perpétuellement en devenir. Sans dogme et sans obligation de foi, il était ouvert à de multiples influences, adaptations, adoptions, évolutions. Un colloque réuni à Besançon en 2017 s'est intéressé à de multiples aspects de ces « migrations », à la suite de celui qui avait, en 2015, cherché à définir des pratiques religieuses antiques « à la marge » (voir *AC* 86 [2017], p. 458-460). C'est, en effet, le programme de recherche auquel se consacre Bassir Amiri que de tenter d'établir, au moins partiellement, des aspects méconnus de la religion antique, notamment dans les provinces et par des acteurs particuliers. Un troisième colloque a eu lieu cette année 2020 consacré cette fois aux « cohabitations » ; ses actes en paraîtront bientôt. La table des matières de l'ouvrage recensé témoigne de la difficulté à cerner le sujet et de la variété des lieux et des cultes concernés. Après une introduction – bilan du directeur de la publication, un premier regard concerne la migration de cultes la plus célèbre mais assurément pas la mieux connue : celle des « religions orientales » sous la plume de Franz Cumont. Une communication d'historiographie qui ouvre l'ouvrage et qui indique combien la personnalité du savant belge continue à peser sur cette catégorie de cultes romains importés. D. Praet montre comment le chercheur a « créé » l'Orient d'où il fait venir les cultes, a « créé » les « religions » auxquelles il attribue un succès significatif de conceptions philosophiques supérieures et, pour l'expliquer, a imaginé une importante migration de populations orientales se substituant à la population italienne. C'est une pensée moderne qui a impacté toute une partie de la recherche en matière de religion romaine. Il est bon de le savoir, d'en tenir compte pour ne pas tomber dans les mêmes erreurs, mais il faut aussi savoir refermer le dossier et se consacrer aux véritables sources antiques. En prenant le volume dans l'ordre de son contenu très éclaté, on découvrira une étude des « Jours d'Hérode », fête juive romaine, attestée par le poète Perse. E. Parmentier tente d'en décrire le contenu au sein de plusieurs hypothèses, l'anniversaire hérodien de la reconstruction du Temple de Jérusalem, ou un autre nom pour les fêtes d'Hanukkah, dont la célébration dans la

diaspora serait alors antérieure à la destruction du Temple. A.-Fr. Jaccottet s'intéresse ensuite à Dionysos, et son transfert culturel, ses influences asiatiques et ses groupements culturels. L. Bricault porte son attention sur Sinope dans le cadre de la question de l'origine du dieu Sarapis et de sa statue qui migra du Pont-Euxin vers la Méditerranée. Le monnayage de Sinope montre que ses magistrats surent mobiliser l'histoire à leur profit en intégrant dans le panthéon local une divinité qui leur était jusque-là totalement étrangère. A. Bertrand reprend la problématique de la religion des colonies dans la perspective des échanges culturels en Italie sous la République, à propos du cas d'Antium et du culte importé d'Esculape. Y. Berthelet revient sur les auspices et en particulier sur les haruspices publics pratiquant un art originellement étrusque. Il cherche à montrer que la distinction habituelle entre les haruspices convoqués d'Étrurie pour examiner les prodiges et les haruspices appariteurs de magistrats chargés de l'extispicine lors des sacrifices et prises d'auspices n'est pas fondée. Un des cultes importés à Rome dont l'arrivée fut spectaculaire est bien celui de la *Mater Magna*. C'est à un de ses aspects en Italie, à Aquilée, que s'intéresse F. Fontana, la dédicace de Theudas à Attis Papas (*CIL V, 766*). Il semble que le dédicant était un marchand originaire de Grèce insulaire, à la charnière des II^e et I^{er} siècles a.C. à un moment où Aquilée ne présente pas encore de traces de ces divinités. Il faut cependant se garder d'imaginer un culte public qui n'apparaîtra pas avant l'époque claudienne, mais envisager plutôt une dévotion privée et individuelle. Fr. Van Haepere porte son attention sur une catégorie bien précise de dévots, les agents de la douane de l'Illyricum, dont les sources sont assez abondantes. Il est intéressant de suivre les pratiques culturelles de ces personnes dont la mobilité professionnelle affectait les comportements religieux et de mettre en cause l'idée reçue que ces fonctionnaires auraient joué un rôle significatif dans la diffusion de Mithra dans les provinces danubiennes. Toutefois s'il faut admettre que son introduction à *Poetovio* fut bien le fait des agents douaniers, on constate aussi que les zéloteurs de Mithra appartinrent rapidement à une couche plus large de la population. Retour à Rome au centre du pouvoir, dans le contexte impérial d'introduction du dieu Sol par Élagabal et Aurélien. N. Belayche souligne que les procédés furent différents et aboutirent à un jugement différent. Élagabal se présente en prêtre qui veut imposer son dieu au-dessus du dispositif romain, tandis qu'Aurélien arrive en empereur triomphant installant Sol au sein de ce dispositif en glorifiant Jupiter Capitolin. Le premier est honni, le second encensé. L'article suivant nous reconduit dans la Méditerranée orientale avec les dévotions des Phéniciens à leurs *theoi patrioi* en pays grec, notamment à Délos (M. Bianco). Le mouvement est inverse dans le propos de G. Frija : quel culte pour Jupiter Capitolin dans les cités grecques d'Asie Mineure ? Toutes ne l'intégrèrent pas dans le panthéon local, mettant plutôt l'accent sur le culte de la déesse Rome et sur le culte impérial dans leur volonté de souligner les liens culturels qui les unissaient. Dans certaines cités, Jupiter/Jupiter jouait un rôle important dans le cadre civique des traités et des serments mais globalement son culte se rapprochait du culte impérial : ainsi elles installaient une divinité qui assurait à la fois leur statut dans l'Empire et la figure de l'empereur. Revenons en Italie, et plus précisément à *Pisaurum*, à l'époque républicaine : le bois sacré local témoigne à la fois de l'instauration dans la colonie d'un panthéon romain classique et du maintien, dans un lieu culturel préexistant, des dieux locaux peut-être même en adoptant des pratiques étrusco-ombriennes (J.-Cl. Lacam). Un exemple particulièrement bien typique des

allers-retours entre site d'origine et site de migration se trouve à Éleusis sous l'Empire : Fr. Massa montre un double phénomène de mobilité, d'une part celle des individus qui se rendaient à Éleusis pour se faire initier, d'autre part celle de la diffusion des cérémonies éleusiniennes dans le monde impérial, avec la question de savoir si l'on pouvait les célébrer ailleurs qu'à Éleusis. Ou si les exemples mentionnés notamment par Pausanias relèvent plutôt de la récupération d'un modèle prestigieux de célébration mystérieuse. Parmi les conclusions en sens divers que l'on peut tirer de cette mosaïque de cas et d'époques, il faut peut-être privilégier la difficulté qu'il y a à définir une identité religieuse tant les effets d'influences et d'interactions peuvent jouer à différents niveaux, à différents moments, et qu'il faut se garder de lui attribuer une solidité imperméable.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Françoise VAN HAEPEREN, *Étrangère et ancestrale. La Mère des dieux dans le monde romain*. Paris, Les Éditions du Cerf, 2019. 1 vol. broché, 213 p. (LES CONFÉRENCES DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES, 12). Prix 16 €. ISBN 978-2-204-13572-6.

Ce volume de Françoise Van Haeperen est issu de quatre conférences données en 2017 à l'École Pratique des Hautes Études (Paris) à l'invitation de Nicole Belayche et Philippe Hoffmann. L'ouvrage traite du culte romain de la déesse phrygienne Cybèle, honorée sous le nom officiel de *Mater deum Magna Idaea* Rome, où son culte fut introduit en 204 av. J.-C., comme réponse à une consultation des livres sibyllins. Dans son étude, Fr. Van Haeperen se concentre sur quatre sujets particulièrement adaptés pour illustrer le caractère dichotomique du culte de la Mère des dieux, à la fois « étrangère et ancestrale », comme l'indique le titre, dans le monde romain. Le premier chapitre est dédié aux galles, les représentants les plus hauts en couleur du clergé de *Mater Magna*. Ces personnages, qui s'autocastaient, se teignaient les cheveux et s'habillaient « comme des femmes » aux yeux des Romains, ont toujours suscité beaucoup d'intérêt et de débats. Mais les sources littéraires et épigraphiques ne sont pas objectives, les galles y apparaissant toujours comme objet de moqueries ou de mépris. S'interrogeant sur leur statut, Fr. Van Haeperen montre que la *communis opinio* qui leur attribue une condition de prêtres ne trouve guère de confirmation dans les données disponibles. Il s'agirait plutôt d'acteurs du culte de la déesse qui revêtaient un rôle subalterne et qui, lors des processions de la *lavatio* – le 27 mars – et des *Mégalésies* – le 4 avril – étaient porteurs de sa statue. La comparaison avec les hijras de l'Inde contemporaine s'avère ici particulièrement suggestive pour explorer les raisons de leur pratique de l'auto-éviration. Selon l'auteure, la condition d'eunuques de la Mère des dieux aurait ainsi peut-être offert aux transgenres romains de vivre, du moins partiellement, « leurs aspirations genrées », tout en revêtant un rôle socialement reconnu, bien que souvent dénigré. Le deuxième chapitre aborde la question de la « dualité » de *Mater Magna*, tant du point de vue de ses représentations littéraires que de ses épithètes, des mythes qui la concernent et du double culte qui lui était associé. Si l'appellation *Mater Idaea* met en évidence le lien de cette divinité avec les prétendues origines troyennes des Romains, d'autres épithètes comme bérécyntienne ou dindyméenne soulignent au contraire son caractère étranger. Il s'agit d'une déesse qui, à travers la légende de Claudia Quinta, se présente comme garante de la vertu typiquement romaine de la